Hommage à Katherine Mansfield

Le 5 avril 1975, a été inséré dans le programme des manifestations du Centenaire de Denecourt un hommage à la mémoire de la poétesse Néo-Zélandaise Katherine Mansfield, décédée au Prieuré d'Avon à l'âge de trente-quatre ans le 9 janvier 1923.

Cet hommage a consisté, d'une part, en la remise en place sur un rocher situé au milieu d'un peuplement de sapins, sur le flanc Sud de la pointe Est du Rocher Cassepot d'une plaque commémorative à la mémoire de la poétesse qui y avait été apposée en 1939 sur l'initiative des Amis de la Forêt de Fontainebleau et qui depuis avait disparu.

D'autre part, au cours de cette cérémonie empreinte de la plus grande simplicité et à laquelle participa, en dehors des personnalités présentes au Centenaire Denecourt, Monsieur PARKINSON Ministre Conseiller représentant Son Excellence Monsieur l'Ambassadeur de Nouvelle-Zélande en France.

Monsieur Marcel ARLAND, de l'Académie Française, rendit en les termes émouvants que l'on va lire, un hommage à la mémoire de ce délicat poète dont la vie si brève a cependant laissé dans les lettres une place si importante.

« Il m'arrive souvent d'évoquer des ombres, de leur parler, de vivre ou de revivre ensemble quelques heures. Ce sont presque toujours des amis que j'ai bien connus et qui parfois sont morts depuis longtemps; mais soudain, au hasard du lieu, d'une rencontre ou de la solitude, les voici qui s'éveillent et me demandent si je ne les ai pas oubliés. Rien ne vaut une forêt pour de tels échanges. Je me souviens qu'enfant j'aimais à rôder dans les grands bois qui, d'Auberive à Bourbonne, entourent mon village; j'étais seul, mais je m'inventais un compagnon. Je ne retrouve plus que de loin en loin, un jour de vacances, ces bois assez sauvages où d'ailleurs je n'ose plus guère m'aventurer. En revanche, il est peu de semaines, depuis trente ans, où, de Brinville, je ne consacre une ou deux matinées à la forêt de Fontainebleau. J'y ai mes sentiers, mes recoins, mes refuges, mes amours qui sont les arbres et, à mesure que je vieillis, des compagnons plus nombreux. Mais je ne me doutais pas qu'un jour j'aurais à saluer cette amie que je n'ai jamais vue, sans doute, mais qu'il me semble fort bien connaître : Katherine Mansfield, morte au Prieuré d'Avon, le 9 janvier 1923, à trente-quatre ans.

J'ai aimé Katherine dès la traduction, chez Stock, de ses premières œuvres : des nouvelles — et il en est là d'admirables, comme *Prélude* ou *Sur la baie*. D'où vient donc leur bonheur ? De rien, de tout : de souvenirs, d'impressions, de vent, de bruits lointains et d'odeurs, d'images, du fragile instant qui dure. Et partout, sensible et poreuse à chaque chose, c'est une femme — cette jeune femme passionnée qui semble en exil, avec sa fraîcheur, sa tendresse et ce léger humour qui se souvient des blessures.

Il va de soi que la conteuse nous séduit par la fine qualité de son écriture, de son trait, de ses nuances et de sa composition musicale. Mais enfin si un bon nombre de ses nouvelles survivent encore et nous émeuvent elles le doivent surtout à la figure intime de l'auteur, à son âme brûlante et pure jusque dans le trouble, à sa vie tout entière, depuis les premières années en Nouvelle-Zélande, dont elle fera son paradis enfantin, jusqu'aux derniers mois au Prieuré d'Avon. Aussi bien, veut-on pleinement goûter ses nouvelles ? Il importe de la suivre d'une page à l'autre de son Journal et de sa correspondance, tout au long d'une quête obstinée dont le seul but et la seule inspiration furent l'amour.

Oui, chez Katherine Mansfield, la femme et l'écrivain se rejoignent dans l'amour. Mais quel amour ? Ecoutez-la quand elle dit : « *Une des raisons pour lesquelles on écrit : il faut qu'on déclare son amour.* » Et telle est vraiment la raison la plus haute et la plus simple de l'écriture, la raison fondamentale. Elle dit encore : « *S'il nous est impossible de rester purs, ne tentons pas d'être des artistes.* » Et dans ce même « Journal », le 31 mai 1919, après la fièvre, le goût du sang au fond de la bouche, la morsure à chaque respiration : « *Serai-je capable d'exprimer un jour mon amour du travail, mon désir de devenir un meilleur écrivain, mon vœu fervent d'un labeur plus consciencieux ? Capable de dire cette passion que j'éprouve ? Elle me tient-lieu de religion, car elle est ma religion; de compagnie, car je crée mes compagnons; de vie, car elle est la Vie.* »

Que c'est beau ! Celle qui parle ainsi a trente ans. Elle a connu les plus graves déceptions, les deuils, la souffrance, la maladie sans remède. Et ne croyez point qu'elle ne soit que douceur, elle qui parle aussi, à juste titre, de son *insurrection* permanente. Mais elle n'en dit pas moins : « *Jai toujours envie de donner ma bénédiction à ce que je vois.* » Elle reste, comme elle l'avoue, un « *cœur qui brame après les ruisseaux d'eau vive* ». Quant à la souffrance : « *Fais de la douleur,* dit-elle, *une part de vie. La souffrance doit devenir l'Amour.* » Et cette femme qui bénissait Dieu de lui « *avoir accordé la grâce d'écrire* », cette femme qui va rejoindre le fumeux, le dangereux Gurdjieff, puis cesser d'écrire et trouver dans quelques mois la mort, voici la conclusion qu'elle donne à sa vie et à son « Journal » : « *Je me sens heureuse au fond, tout au fond... Tout est bien.* »

Telle fut Katherine Mansfield — très loin, on le voit, des honneurs, des cérémonies officielles et des discours académiques. Je rends grâces cependant à ceux qui ont associé son nom à ce beau coin de la forêt, ces arbres et ce rocher. A présent, que passe un promeneur, qu'il découvre ce nom, qu'il « accorde » à cette figure une pensée amicale : *au fond, tout au fond, tout sera bien.*

Marcel ARLAND.
de l'Académie Française.

Rocher sur lequel a été apposée la plaque commémorative à la mémoire de Katherine Mansfield.